

**Alexandre Yersin (1863-1943)**  
**explorateur et pastorien**

Au mois de mars dernier, sur une parcelle du haut plateau de Suoï Giao au Vietnam, une foule locale nombreuse, étoffée de visiteurs étrangers dont une délégation française, s'inclinait sur la tombe d'un homme dont la vie longue de 80 ans a été toute tournée vers l'exploration et la science et, oserait-on dire, vers l'exploration de la science avec une science de l'exploration hors du commun.

Exploration de territoires inconnus à la recherche de connaissances nouvelles dans ces contrées lointaines et au contact de populations à apprivoiser.

Exploration du vivant et pionnier d'une science pastoriennne en plein essor, à la découverte de nouveaux territoires biologiques pour mieux connaître les origines des maladies et les traiter.

Cet homme,... c'est Alexandre Yersin.

Qui dans le grand public en France le connaissait il y a un an ? Peu de monde sans doute. Peut être des philatélistes attentifs ayant acquis en 1987 un nouveau timbre dans la série des personnages célèbres ? Ou bien en 1991 les assidus du journal *Le Monde* lisant l'article de la plume de Christian Colombani intitulé Saint Yersin de Nha Trang.

Mais 2013 est l'année Yersin ! 150 ans depuis sa naissance ! 70 ans depuis sa disparition !

En 2012 déjà préparant quelques manifestations commémoratives dont celle du Vietnam au mois de mars a été marquante, le roman (qui n'est pas une biographie !) de Patrick Deville « Peste et Choléra », Prix Fémina et candidat malheureux au Goncourt, rendait populaire le parcours d'un des plus grands scientifiques français passé trop longtemps inaperçu.

Il me faut donc remercier Pierre Saliou, Président de l'Académie des Sciences Outre-Mer, pour avoir pris l'initiative de me lancer l'an dernier dans cette aventure « sur les traces de Yersin » en me demandant de préparer cette conférence donnée lors des Actualités du Pharo en septembre 2013 et aux Journées de la Société de Pathologie Exotique à Dakar en novembre dernier.

Mais, je vous dois mille excuses de n'avoir pu être présent à ces Journées Tropiques en Marche et je remercie mon camarade, ami et vieux frère Francis Louis de se faire la voix de ma voix pour tourner ensemble ces quelques pages d'histoire(s). J'envisage désormais de demander à mon directeur la création d'un bureau ONUSIDA à Saint-Sulpice les Champs, ce qui me permettra d'être plus sûrement présent pour les Journées 2015 !

Cette sollicitation à partir d'explorer la vie de Yersin m'a permis de me plonger dans des lectures très instructives du parcours de l'illustre pastorien et d'assister le 24 mai 2013 à la séance qui lui était spécialement consacrée à Paris, à l'Académie des Sciences Outre-Mer. J'ai pu aussi profiter de cette occasion pour visiter les archives de l'Institut Pasteur où l'équipe de Daniel Demellier veille avec attention sur le fonds de ce personnage si atypique dans le panorama des pastoriens à cheval entre les deux siècles derniers.

Car celui qui se penche sur la vie de Yersin, historien, romancier ou simple curieux de l'histoire des sciences, trouve pour comprendre le parcours de cet homme un matériel trop rare pour ne pas le citer, à savoir une abondante correspondance de Yersin à sa mère puis à sa sœur. Pensez ! Plus de 900 lettres (933 exactement) dans lesquelles l'explorateur-pastorien décrit souvent par le menu ses observations, ses découvertes et ses émotions. Cette correspondance a ainsi permis à Henri Mollaret et à Jacqueline Brossollet de rédiger une biographie très documentée, ou encore à Pierre Deville de se mettre dans les pas de Yersin, à la manière d'un Lapeyssonnie écrivant « Moi Jamot ».

Parler de Yersin au pays de Jamot a quelque chose de particulier tant les personnalités des deux hommes, si proches dans l'engagement de la santé outre-mer, peuvent paraître si éloignées. Jamot, l'homme des équipes mobile face à Yersin l'explorateur solitaire. J'ai cherché en vain la trace d'une de leur rencontre, car ils étaient contemporains et fréquentaient à Paris les mêmes cercles scientifiques. Nul doute, ils se connaissaient par publications interposées mais l'un au cœur de l'Afrique l'autre au cœur de l'Indochine n'ont eu que peu d'opportunités de se rencontrer.

La personnalité si particulière de Yersin, qui aura des effets sur ses choix d'homme comme celle d'une solitude quasi érémitique dans la recherche comme dans l'exploration, cette personnalité donc trouve une partie de son explication dans différents événements de sa

jeunesse. Sa naissance tout d'abord : quand Alexandre vient au monde à Lavaux en Suisse le 22 septembre 1863, et hérite du prénom de son père,..., celui-ci vient de mourir trois semaines auparavant. Il avait 38 ans. L'absence de ce père, entomologiste reconnu et enseignant au collège de Morges, va être plus pesante encore. Alexandre Yersin héritera de ce père défunt, spécialiste des Orthoptères, son talent d'observateur et son goût pour la recherche. Mais cet événement dramatique conduit madame Yersin, veuve et à charge de trois enfants (Yersin a une sœur Emilie et un frère Franck) à aller s'installer à Morges, sur les bords du lac Léman, et à y ouvrir une pension de jeunes filles. Cette promiscuité féminine n'est guère du goût du jeune Alexandre qui se réfugie dans des lectures de journaux de voyages et de romans d'aventures, nourrissant déjà ainsi ses rêves d'Ailleurs. Ses escapades dans les montagnes environnantes lui permettent de modeler son élan pour l'indépendance et la liberté d'action. Dans une ambiance protestante plutôt rigoureuse, parfois austère, le jeune Yersin se forge en contrepartie une personnalité réservée voire timide mais compensée par une grande volonté et une énergie remarquable. Par contre les filles de la pension de famille sont pour lui des « guenons » dont les piaillements l'insupportent. Ses études sont sans encombre et son baccalauréat de lettres en poche, il s'inscrit en juillet 1883 à Lausanne pour une année préparatoire aux études de médecine. Puis l'année suivante, il débute sa Médecine à la Faculté de Marburg. Hébergé en Allemagne dans la famille du Pr. Wigand, qui enseigne la botanique, il n'y restera qu'un an, ayant trouvé l'enseignement plus fondamental que pratique. Mais ce séjour lui permet de s'essayer, auprès du Pr. Marchand qui le recommandera par la suite, à l'anatomie pathologique et à la lecture sous microscope. Décidant en 1885 de poursuivre ses études à Paris, il rejoint la capitale française en octobre, s'installe dans une pension du Quartier latin et commence ses cours au mois de novembre. Le Pr. Cornil, titulaire de la chaire d'anatomopathologie, a repéré Yersin (car il connaît Marchand dont Yersin a suivi l'enseignement à Marburg) et lui propose de travailler dans son laboratoire de l'Hôtel-Dieu pour l'aider à préparer ses cours. Yersin profite d'un environnement favorable pour observer, disséquer et approfondir ses connaissances. Il réussit ses épreuves de troisième année en 1886, brillant en anatomie plus qu'en botanique.

Se blessant lors d'une autopsie réalisée dans le laboratoire du Pr Cornil sur un homme mort de la rage, Yersin est emmené à la rue d'Ulm pour bénéficier d'un traitement antirabique

dont le premier essai positif en juillet 1885 conduit depuis cette date de nombreux « mordus » dans le laboratoire de Pasteur.

Quelques jours plus tard, Yersin rencontre Emile Roux, bras droit de Pasteur, et un lien qui ne sera rompu qu'à la mort de Roux en 1933 va se créer entre les deux hommes.

En janvier 1887, Roux engage Yersin comme préparateur, le rémunérant sur ses propres deniers, et l'associe à ses recherches. Yersin soutient sa thèse en mai 1888 avec le sujet « études sur le développement du tubercule expérimental » et reçoit une médaille de bronze de la faculté de médecine (qu'il n'ira chercher – déjà insensible aux honneurs – que six mois plus tard). La tuberculose expérimentale type Yersin reste un modèle.

Dès lors, complètement intégré dans les équipes de Pasteur, Yersin va participer à cette grande aventure avec, comme l'ont signalé récemment Maxime Schwartz et Annick Perrot dans leur livre, Pasteur en chef de guerre avec ses lieutenants Roux, Yersin et les autres...

Emile Roux, qui a été en janvier 1889 le témoin de l'acte de naturalisation française de Yersin (né Suisse rappelons le), l'associe à l'enseignement qu'il a créé sur les techniques pastoriennes. Après avoir envoyé son préparateur suivre les cours de Koch à Berlin (sans doute avec le dessein secret de savoir ce que le scientifique allemand y enseigne), Roux intègre le jeune médecin pour qu'il participe à assurer le cours de « microbie technique ». Yersin le fera intégralement pour la cinquième session.

Mais Yersin s'ennuie dans cette activité trop sédentaire à son goût. Même si avec Roux son travail sur la diphtérie trouve un écho scientifique avec des publications remarquées, Yersin rêve d'espaces, de liberté et de découvertes autres que biologiques. Il dit autour de lui que « ce n'est pas une vie de ne pas bouger » et quand il écrit à sa mère en février 1890, il a déjà à l'esprit le projet de s'engager comme médecin auxiliaire des Messageries maritimes pour partir en Extrême-Orient. Muni d'une lettre de recommandation de Pasteur lui-même qui a sans doute compris qu'il ne peut le retenir, mais qui a aussi peut être en tête l'idée de faire appel à lui plus tard, voilà Yersin engagé en septembre 1890 pour le grand départ. Il a 27 ans et arrive à Saïgon le 18 octobre pour être affecté sur la ligne Saïgon-Manille. Il est émerveillé par ce qu'il découvre déjà aux alentours de Saïgon puis en s'aventurant déjà un peu plus loin bénéficiant d'une grande mansuétude des ces nouveaux employeurs qui lui octroient des congés pour ses premières explorations en pays Moïs. Sur la ligne Saïgon-Haiphong il longe les côtes indochinoises et profite à bord des conseils de marins pour apprendre à faire le point, à lire les étoiles et améliorer sa cartographie en prenant des relevés topographiques.

Aussi quand en février 1891 il rencontre Albert Calmette venu à Saïgon pour créer en Indochine à la demande de Pasteur un laboratoire pour préparer le vaccin variolique et développer la vaccination antirabique, Yersin n'est pas sensible à l'offre d'intégrer le Corps de santé des troupes coloniales nouvellement créé que lui fait l'ancien médecin de Marine, pastorien comme lui. Yersin veut continuer ses explorations même s'il accepte d'aider Calmette pour ses préparations dans son laboratoire installé dans deux pièces de l'hôpital militaire, futur hôpital Grall.

Yersin mettra plus d'un an à se décider à entrer dans l'armée, trouvant dans cette institution l'opportunité de régulariser sa situation militaire depuis sa naturalisation, de s'assurer une stabilité matérielle et de trouver un environnement favorable à la poursuite de ses travaux d'exploration. Il écrit d'ailleurs en novembre 1892 qu'il a fait sa demande à Georges Treille qui dirige le nouveau Corps de santé en souhaitant d'emblée un congé illimité pour mission scientifique. Et bien que dépassant la limite d'âge, Yersin est admis le 30 décembre 1892 comme médecin de 2<sup>ème</sup> classe, soit comme lieutenant. Il écrit à sa mère fin janvier 1893 : « j'ai été obligé de me mettre de suite en tenue. Je ne sais pas si tu reconnaîtrais ton fils avec ses galons ! ». Oui Yersin était bien médecin des troupes coloniales et le corps de santé outre-mer l'a totalement intégré dans son mémorial des grands hommes ! Sans la fermeture définitive cette année de l'Ecole du Pharo, cette conférence aurait été prononcée en septembre dernier aux actualités du Pharo dans l'amphithéâtre qui portait son nom. Mais il faut néanmoins l'avouer Yersin n'a jamais cherché à faire carrière, et son avancement jusqu'au grade de médecin principal de 1<sup>ère</sup> classe (colonel) en 1913 a plus été dû à la qualité de ses travaux et de ses découvertes qu'à son engagement militaire. D'ailleurs quand il quitte le service actif en 1920, il écrit à sa sœur Emilie : « je suis à la retraite depuis le 1<sup>er</sup> février : j'étais d'ailleurs si peu militaire que cela ne me changera guère ». Ong Nam, Docteur Nam, Monsieur Cinq est né ! Les cinq galons à ces manches de médecin colonel vont lui faire porter ce nom donné par les populations locales dont il va s'occuper jusqu'à la fin de sa vie.

Car c'est bien auprès des Mois que Yersin se sent le mieux. Assuré d'une situation professionnelle stable, le pastorien-explorateur peut se lancer dans ses périples à l'intérieur de terres indochinoises. Les premières tentatives ont été facilitées par les appuis du gouverneur de Lanessan, ancien médecin de Marine qui lui octroie des subsides.

Alexandre Yersin entreprend 3 expéditions de découverte en pays Moïs entre 1892 et 1894. Curieusement et alors que cette activité a occupé une part non négligeable de sa vie, il n'en partagera que quelques rapports et publications et ne tirera pas de ces aventures un quelconque « fonds de commerce » par de nombreux écrits comme le firent à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle certains autres explorateurs. Preuve que ce n'était pas les écrits de ces relations qui motivaient l'action de Yersin, cette lettre au Gouverneur général de l'Indochine en 1897 (à peine trois ans après la fin de sa dernière expédition) où il écrit : « j'ai l'honneur de vous envoyer ci-joint ce que j'ai pu retrouver au sujet de mes divers voyages chez les Moïs... », là où d'autres explorateurs auraient sans doute plutôt parlé des livres écrits à cette occasion... On trouve donc seulement en 3 pages dans les *Archives de médecine navale et coloniale* en 1894 un court article intitulé « notes recueillies pendant trois voyages chez les Moïs de l'Indochine ». A côté, plus populaire, *Le Journal des Voyages* sous la plume du chroniqueur Raoul Jolly reprendra en 1895 des détails de ces expéditions, notamment la deuxième qui débute fin février et durera jusqu'en octobre. Lors de la première expédition de mars à juin 1892, Yersin avait voyagé de Nhatrang à Stung-Streng, écrivant dans l'introduction de son rapport : « j'ai fait ce voyage dont le plan général m'a été conseillé par le capitaine Cupet de la mission Pavie, afin d'explorer une région encore peu connue de l'Annam.. ». Yersin rapporte de ces expéditions de nombreuses observations, et des clichés photographiques dont certains seront repris par des éditeurs de cartes postales dans cette période coloniale forgeant en métropole un imaginaire exotique.

Pour Yersin, cette région revêt surtout un triple intérêt géographique, ethnographique et économique. Il reconnaît qu'elle peut abriter des gîtes miniers exploitables. Mais dans ses rapports techniques c'est rapidement aux populations que s'attache l'explorateur dont la prouesse physique de ces missions est reconnue en France par la très influente Société de géographie. Les Moïs sont pour Yersin au centre de la motivation qui le pousse à rejoindre le plateau des Ma : « ces populations sont douces, craintives, hospitalières et remplies de prévenances pour les étrangers qui gardent de leur séjour parmi elles un souvenir enchanteur ». Mais tous les Moïs ne sont pas aussi hospitaliers et « quittant le plateau, nous franchissons au Nord le massif du Lang-Bian,... nous tombons sur les rives d'un lac très étendu, le Darlac ... où se pressent des villages nombreux du pays des Bihs et des Radès.... qui, ajoute Yersin, sont des peuplades si peu sympathiques, qu'elles attristent le pays ». C'est sur ce plateau immense, dont l'environnement lui rappelle la Suisse que Yersin

indiquera l'emplacement à Paul Doumer quelques années plus tard pour créer un endroit propice au repos des résidents français fatigués par le climat indochinois. La ville de Dalat sera ainsi fondée et Yersin en aura été l'inventeur.

Le pastorien-explorateur n'aura de cesse que de mieux connaître ces régions, ces populations et de chercher à améliorer leurs conditions de vie. Sa troisième expédition le portera en 1894 entre Nha Trang et Tourane à travers 1400 kilomètres de route. Mais ce sera sa dernière exploration.

En effet, une épidémie de peste menaçant le Tonkin, le gouverneur se souvient du Yersin pastorien et le désigne pour y mener une étude. Le gouvernement l'envoie donc dans le Yunnan mais l'épidémie s'étant étendue en Chine, Yersin a l'idée de commencer par Hong Kong où sont annoncés chaque jour quarante décès.

Cet épisode marquant de la vie de Yersin va curieusement être vécu par lui-même comme un événement simple et naturel dans la vie de chercheur-pastorien qu'il est. Les lettres qu'il a laissées de cette période permettent de suivre au jour le jour comment Yersin va mettre en évidence le bacille de la peste et lever ainsi le mystère sur l'origine de ce mal qui répand la terreur.

Muni d'un microscope et d'un petit autoclave prêté par le laboratoire de Saïgon, il arrive le 15 juin à Hong Kong. En proie à la concurrence d'une mission scientifique japonaise conduite par le Pr. Kitasato, qui s'installe à l'hôpital, Yersin a dû mal à obtenir des cadavres pour faire des autopsies et des prélèvements. Mais taiseux et obstiné, il s'installe dans une paillote de bambou qu'il a faite construire pour l'occasion. Aidé par un missionnaire italien, le père Vigano, résidant depuis trente ans dans la ville, Yersin travaille de façon inlassable, observant, autopsiant, prélevant, ensemençant, observant encore. Le 24 juin, à peine dix jours après son arrivée, il écrit à sa mère : « ... il ne m'a pas été difficile de découvrir le microbe qui pullule dans le bubon... c'est un petit bâtonnet un peu plus long que large et qui se colore difficilement... »,

et il conclut : « Adieu maman, lave toi les mains après avoir lu ma lettre pour ne pas gagner la peste ! ».

Sa mission accomplie, et après avoir envoyé à l'Institut Pasteur de Paris des tubes contenant la pulpe de bubon de vingt et un cas de peste, Yersin regagne Saïgon.

Les *Annales de l'Institut Pasteur* et les *Archives de médecine navale et coloniale* vont se partager la primeur de cette découverte et publieront la planche montrant le bacille dans cinq champs microscopiques.

1895 va être une année importante pour Yersin. D'abord parce que - pour lutter contre une épizootie chez les buffles - il installe à Nha Trang le premier laboratoire de ce qui deviendra plus tard un Institut Pasteur et le centre de rayonnement d'autres activités toutes tournées vers la connaissance et le développement du pays.

Avant de repartir pour Paris où Roux qui a reçu ses souches de Hong Kong travaille sur la sérothérapie antipesteuse, Yersin participe à Madagascar à une mission sur le paludisme qui décime le corps expéditionnaire. A l'Institut Pasteur, autorisé à loger dans une petite chambre au-dessus de la bibliothèque, il poursuit ses expériences avec Calmette et Borrel qui le confortent dans la nécessité de préparer à Nha Trang du sérum en quantités. Il repart le 4 août pour l'Indochine et ne reverra plus Louis Pasteur qui décède le 28 septembre.

Aussitôt débarqué, Yersin file à Nha Trang dont la large baie découverte en 1891 ne cesse de l'éblouir. Il écrira d'ailleurs à Roux : « venez donc me retrouver, mon cher Monsieur Roux, si vous saviez comme il fait bon ici, jamais trop chaud, jamais trop froid et une tranquillité parfaite et du travail ». A Nha Trang pour fabriquer des sérums contre la peste un important cheptel est nécessaire. Aussi Yersin acquiert-il à vingt kilomètres de son centre de recherches une concession de 500 ha située Suoi Giao. Il y développe une plantation capable d'offrir la surface cultivable nécessaire à l'alimentation de plusieurs centaines de bœufs, buffles et chevaux abrités dans des étables et des écuries construites spécialement et qui accueillent aussi des chèvres, des moutons. Yersin va même jusqu'à accrocher au cou des buffles des clochettes qu'il a faites spécialement venir des Alpes suisses pour les protéger des tigres !

En juin 1896, le pastorien-explorateur repart à Canton en proie à une nouvelle épidémie de peste. Il y utilise pour la première fois sur l'homme un sérum antipesteux et écrit-il : « ce moment restera à jamais associé pour moi à un inoubliable sentiment d'anxiété puis d'exultation... ». Le jeune Chinois de 18 ans, du nom de Tisé, qu'il traite est sauvé et Yersin parvient à faire de même sur 23 des 25 malades qu'on lui présente.

Dès lors sa réputation est faite et outre les demandes importantes de sérum qui arrivent à Nha Trang, son expertise est réclamée en Inde où en 1898, Louis-Paul Simond apporte la preuve de la responsabilité de la puce du rat dans la transmission de la peste.

Mais c'est à Nha Trang que Yersin se sent le mieux et bientôt en dehors de quelques missions, de ses deux ans à Hanoï et plus tard de ses visites annuelles à l'Institut Pasteur parisien, Yersin ne quittera plus ce village de pêcheurs. Le maréchal Lyautey lui-même évoquera 23 ans après sa visite sur place, dans ses « Lettres du Tonkin et de Madagascar », cette rencontre de 1896 en écrivant : « Deux attractions valent le voyage. Mme Rousseau, mère du Résident de Nha Trang, et le Dr Yersin,... qui s'est voué à la science microbienne avec la foi, la volonté et la passion des grands musiciens... ».

Paul Doumer, Gouverneur de l'Indochine et futur 14<sup>ème</sup> Président de la république française, le distraira de ce centre en lui demandant de diriger entre 1902 et 1904 l'Ecole de médecine de Hanoï nouvellement créée. Mais au bout de deux ans, trop heureux que des dissensions entre chefs de l'administration coloniale le renvoient à Nha Trang, Yersin y retrouve ses laboratoires. Il y développe ses recherches sur les maladies animales telles la piroplasmose, le charbon ou la fièvre aphteuse et y produit en quantité les sérums et les vaccins contre la variole, la diphtérie ou la rage, qu'il vend à la colonie (à bon marché précise-t-il dans ses lettres).

Dans le but de poursuivre le développement de son centre et de mobiliser - dirait-on aujourd'hui - des financements innovants, Yersin importe et acclimate en 1898 l'arbre à caoutchouc, *Hevea brasiliensis*. La maison Michelin achète le premier kilo de gomme en 1904 et en 1935 la plantation de Suoi Giao en produira 135 tonnes faisant du caoutchouc une richesse importante pour la colonie. Aidé par le vétérinaire militaire Pezas – qui malheureusement sera emporté rapidement par un paludisme – il plante également du café, du cacao, du coton, et d'autres espèces végétales qu'il compte faire prospérer. En fait il tente la culture de la plupart des espèces médicinales ou alimentaires propres aux régions tropicales et inconnues alors en Indochine.

L'agronomie tropicale captive en effet Yersin comme de multiples autres activités auxquelles il se consacre avec la même passion d'en explorer les connaissances. Il s'intéresse à la météorologie, à l'astronomie faisant bâtir un observatoire aux côtés de sa maison, et aux nouvelles technologies comme la télégraphie sans fil, l'automobile conduisant le premier

véhicule à moteur circulant à Nha Trang (une Serpollet 5CV) et envisageant même d'acheter un avion et de faire construire une piste d'atterrissage.

En chercheur mais également en visionnaire du futur, Yersin pour que les laboratoires de Saïgon et de Nha Trang ne soient plus dépendants du gouvernement général de l'Indochine, obtient leur rattachement à la maison-mère de Paris. Ceci est effectif en 1904 et Yersin, devenu directeur des Instituts Pasteur d'Indochine les dote d'une autonomie totale, ce qui n'est pas fait pour plaire au nouvel inspecteur du service de santé des colonies.

A partir de 1910, ce sont ses collaborateurs Henri Jacotot puis Noël Bernard qui vont assurer la marche des laboratoires.

En 1915, à mille cinq cent mètres d'altitude, Yersin ouvre une autre station agricole à Hon Ban car le meilleur climat qui y règne lui semble propice à l'acclimatation de l'arbre à quinine, *Cinchona officinalis*. Yersin qui y a fait construire des chalets, aime y séjourner sept à quinze jours par mois. En 1928 la production de quinine « *made in Yersin* » est effective et durant la Seconde guerre mondiale l'Indochine sera autonome pour ses besoins, s'affranchissant des envois métropolitains dont elle était jusqu'alors tributaire.

Yersin dispose de plus de temps pour la coordination des Instituts Pasteurs indochinois libres désormais de se développer de façon autonome, et ayant sur le plan financier des retombées qui profitent aux populations locales. Les filiales de Hanoï et de Dalat complètent maintenant ce dispositif.

En 1933, Yersin est affecté par les décès à cinq jours d'intervalle d'Albert Calmette suivi d'Emile Roux, les deux autres pastoriens avec lesquels il a travaillé depuis plus de quarante ans. Profondément atteint par leur disparition, il accourt partager l'affliction des collaborateurs parisiens, nous dit Noël Bernard dans un ouvrage de 1944 consacré au 50<sup>ème</sup> anniversaire de la découverte du bacille de la peste. Une page d'histoire est en train de se tourner. Les sept années suivantes il se rend à Paris pour les réunions du conseil scientifique durant lequel il rend compte des travaux et avancées des laboratoires d'Extrême-Orient. Il est nommé directeur honoraire de l'Institut Pasteur.

Ces travaux et ces réussites scientifiques, Yersin les aura réalisés toute sa vie en regardant vers l'avenir, si bien qu'il s'étonne des récompenses ou des honneurs qui lui sont faits, comme en juin 1935 lors de l'inauguration à son nom du lycée de Dalat, où il écoute le discours de l'élève Duvernoy avant de lui répondre brièvement, ou comme en 1939 lorsqu'il reçoit la lettre du ministre de la santé publique lui annonçant qu'il est nommé grand officier de la Légion d'honneur. Ce personnage si atypique dont le caractère réservé a été pris pour de la timidité, n'a que faire des honneurs. Il en reçoit les marques sans les revendiquer. Il a toujours regardé son avancement dans l'armée avec recul, voyant dans celui-ci la reconnaissance de ses chefs pour les résultats scientifiques obtenus... même si l'attribution officielle de son nom au bacille de la peste, *Yersinia pestis* n'aura lieu qu'en ... 1967 !

Sa personnalité a pu être perçue comme austère mais en fait elle cachait une grande sensibilité et un profond attachement à soulager les souffrances des plus humbles. Son testament rédigé en 1938 fait une grande place à ses serviteurs annamites : Nuoi, Dung, Xe, et aussi à son jardinier Trinh-Chi et à Du qui s'occupe de ses oiseaux, et auxquels il laisse des pensions provenant des intérêts d'un compte ouvert à la Hong Kong Shanghai Bank de Saigon.

*(film)*

Scientifique perfectionniste, rigoureux et méticuleux du détail, curieux permanent, il poursuit jusqu'à ses derniers instants de nouvelles explorations des savoirs qu'il s'agisse du relevé des marées, de l'astronomie, ou encore du grec et du latin dont il s'était remis à l'étude.

Quand les pêcheurs de Nha Trang apprennent son décès survenu dans la nuit du 28 février au 1<sup>er</sup> mars 1943, pour la première fois ils ne sortent pas en mer et laissent leurs bateaux au port.

Conformément à ses désirs Yersin sera enterré sans appareil ni discours mais ne cessera depuis ce jour d'être l'objet d'une vénération continuelle de la part des Vietnamiens : son nom fut le seul à être conservé sur le fronton de bâtiments officiels lors du changement de régime effaçant les noms français.

Soixante dix ans après sa disparition, l'explorateur-pastorien continue de susciter une reconnaissance unanime dans un message d'une grande universalité.

Sans doute incarne-t-il à lui seul tout ce que l'Homme peut porter de meilleur en lui : la découverte de l'Autre pour en soulager les souffrances, la curiosité de son monde pour mieux en comprendre les arcanes et les partager, et l'effacement de sa personne jusqu'à s'en oublier soi-même.

Je vous remercie